

Recherches sociographiques



Robert-Lionel SÉGUIN (dir.), *Revue d'ethnologie du Québec*

Georges-Pierre Léonidoff

Volume 19, numéro 2, 1978

Professions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055800ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055800ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Léonidoff, G.-P. (1978). Compte rendu de [Robert-Lionel SÉGUIN (dir.), *Revue d'ethnologie du Québec*]. *Recherches sociographiques*, 19(2), 290–290.
<https://doi.org/10.7202/055800ar>

collectif » (p. 329). Passé collectif « historique », mais également « traditionnel », en ouvrant la voie à de nouvelles recherches concernant l'emploi et l'extension de timbres musicaux dont nous connaissons encore trop mal toute l'importance. Cela justifie déjà qu'on s'y intéresse et qu'on en rétablisse la chronique.

Robert BOUTHILLIER

*Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires (CELAT),
Université Laval.*

Robert-Lionel SÉGUIN (dir.), *Revue d'ethnologie du Québec*, numéros 1 à 5, Leméac, 1975-1977.

Le Centre documentaire en civilisation traditionnelle de l'Université du Québec à Trois-Rivières publie chez Leméac la revue d'Ethnologie du Québec sous la direction de Robert-Lionel Séguin. Cette publication paraît depuis le premier trimestre de 1975 sous une forme collective, ce qui *a priori* devait lui donner l'avantage d'être diversifiée dans le choix de ses articles voire même de ses co-auteurs.

Comme le soulignait fort justement Robert-Lionel Séguin dans l'introduction du premier numéro, alors qu'il définissait la raison d'être et les objectifs de sa nouvelle collection, « le Québec témoigne d'un intérêt de plus en plus marqué pour la recherche ethno-historique ». Une des raisons qui contribue à un tel regain pour le « patrimoine culturel » réside dans le type actuel de société qui existe dans la plupart des pays industrialisés et qui provoque entre autres réactions, chez l'individu et la collectivité, un retour aux sources afin de tenter de retrouver un équilibre et une identité compromis par des conditions de vie en perpétuelles mutations. Au Québec, ce phénomène revêt une acuité particulière et nous ne pouvons qu'en constater journallement les multiples formulations.

Robert-Lionel Séguin a très bien perçu, comme il le laisse entendre, la dimension politico-culturelle que revêtait ici un tel phénomène. Il souhaitait par là même que sa collection contribue par ses articles à mieux faire connaître aux Québécois ce passé dont ils semblent avoir tant besoin. Pour ce faire, les études entreprises par les différents chercheurs et publiées dans sa revue devaient devenir accessibles à tous et, selon ses propos, le contenu devait « répondre à cet impératif de culture populaire consacrée à la publication d'études folkloriques, ethnologiques, ethnographiques et historiques, une telle collection favorisera la "découverte" de notre civilisation traditionnelle. C'est inculquer à tous une plus grande fierté de la patrie québécoise. »

Si l'on en juge par le contenu des articles publiés dans les cinq premiers numéros, qui couvrent une période qui s'étend jusqu'à la fin de l'année 1977, nous sommes bien loin de l'objectif que se fixait Robert-Lionel Séguin en 1975. La formule d'une telle publication nous permettait d'espérer une certaine diversité dans le choix et la pertinence des articles. Malheureusement, on ne s'est jusqu'ici que peu servi de cet atout et, sans vouloir discréditer la qualité des articles publiés à ce jour, on ne peut que remarquer leur manque de diversité et d'originalité dans le choix des sujets ainsi que la trop grande spécialisation de certains d'eux. On peut se demander, en effet, l'intérêt, par exemple, de publier deux articles totalisant quarante pages dans les numéros 2 et 3 sur les élèves des séminaires de Nicolet et de Trois-Rivières. En dehors de quelques individus, l'impact que peut avoir une telle publication est des plus réduits et l'on aurait sans doute gagné à en effectuer une synthèse. Beaucoup trop d'articles ressemblent à des parties de thèses que l'on aurait extraites pour les besoins de la cause, en omettant d'y apporter les remaniements nécessaires à une publication élargie au grand public, et c'est dommage!

On dirait également, à parcourir cette revue, qu'elle manque de matière et d'auteurs et que l'on gratte les fonds de tiroirs afin de publier quelque chose.

Pourquoi isoler cette publication dans un passé poussiéreux dont les multiples aspects sont certes intéressants mais qui, la plupart du temps, se trouvent être à côté des préoccupations et de l'intérêt de la collectivité québécoise? Sans effectuer de *marketing* culturel, on peut d'emblée pressentir une multitude d'articles qui seraient susceptibles de répondre à ce besoin.

L'étude du passé ne se conçoit pas sans une approche multi-disciplinaire : pourquoi ne pas pressentir des auteurs de provenances diverses et s'intéressant au même problème comme des historiens, des ethnologues, des sociologues et des géographes?

La société québécoise subit des bouleversements importants dans ses structures, dont les causes sont directement reliées au contexte politique, économique et religieux passé. Or, depuis plus de deux ans de parution, aucun article n'est directement relié à l'étude de ce phénomène et c'est justement cela qu'il serait également intéressant de mieux connaître, tout autant que « le rejet du plâtre dans l'art ancien du Québec » ou l'« Étude sur trois tabernacles anciens de Québec ».

Les possibilités de la collection sont sous-exploitées et l'on gagnerait à en reviser la formule afin de la rendre plus dynamique et percutante sans pour autant délaissier certains articles qui demeurent quand même très intéressants. La collection ne doit pas devenir qu'une publication réservée à des spécialistes ou à une élite. Elle doit, au contraire, essayer de rejoindre un public plus élargi. Nombre d'articles trop spécialisés nous entraînent, en omettant de nous éclairer sur le « fond », dans tous ces méandres du passé, nous faisant perdre le fil conducteur qui nous permettrait, comme l'affirmait Robert-Lionel Séguin, de redécouvrir notre culture et d'être enfin vraiment fiers d'appartenir à la patrie québécoise!

Georges-Pierre LÉONIDOFF

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Rémi SAVARD, *Le rire précolombien dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, L'Hexagone/Parti Pris, 1977, 157p.

Ce livre illustre, dans sa composition même, une démarche exemplaire; le discours initial de l'observateur sur l'observé y fait place au récit de l'observé, avant de se prendre finalement pour objet, dans un renversement de perspectives qui emprunte à l'Autre la forme de son expression.

Préoccupé d'abord de mettre en place les principaux paramètres d'existence des communautés montagnaises de la Côte-Nord du Golfe-Saint-Laurent tels qu'ils se révèlent spontanément dans leur objectivité apparente, bien que troublante, au voyageur-ethnologue, l'auteur se livre ensuite à une étude plus serrée de la structure et de la situation matrimoniales du groupe de Saint-Augustin, expressions synthétiques de son réseau de déterminations sociales et écologiques. C'est alors que le narrateur Pien (Pierre) Peters entre en scène avec son étonnant récit; il y est question du mariage d'un héros indien avec la fille d'un gérant de la Compagnie de la baie d'Hudson, de la difficulté de concilier les prescriptions de l'ordre social blanc et de celui des Indiens, des leçons surtout que le second ne peut manquer de donner au premier. L'interprétation structurale du récit que propose ensuite R. Savard joue de souplesse autant que de rigueur. Ses résultats, en explicitant la démarche propre du narrateur, justifient pleinement la caractérisation du texte oral comme « outil logique » au service d'une pensée sensible à l'extrême au contexte de